

Nora Lakehal

La femme-sorcière : une identité pour quoi faire ?

Depuis que Eve a croqué dans la pomme, les femmes sont marquées par la culpabilité d'un péché qu'elles ne se souviennent pas avoir commis. Une identification forte qui se fait, dans beaucoup de sociétés, la femme est bafouée et relayée au rang d'être inférieur depuis les premiers babilllements des sociétés humaines. Si certaines sociétés ont vu évoluer des femmes indépendantes, fortes, bravant le voile de l'interdit, elles n'en restent pas moins des minorités. La place de la femme est sans cesse interrogée et devient aujourd'hui, en occident notamment, une question essentielle. Qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-ce que doit être une femme ? Qu'est-ce que revendique une femme ? Une identité politique, sociale et intime qui est donc interrogée, aussi bien en tant que personnes assignées femmes que pour les personnes assignées hommes.

Mais voilà qu'en cet automne pluvieux pullulent dans les librairies des livres aux couleurs pourpres... Des livres sur les sorcières : guides pour sorcières pratiquantes, essais, anthologies, agendas de pratique... Les réseaux sociaux voient également des hashtag *#sorcièrereassumée* *#witch* *#witchnotbitch* grossir et comporter beaucoup de revendications de femmes à travers le biais moderne de la toile.

La sorcière est en train de devenir un symbole d'une femme assumée. Pourquoi ? Comment ? Comment des femmes qui se sentent injustement détrônées en viennent à regarder vers le passé pour prendre une figure aussi bien littéraire qu'historique comme symbole d'une identité ?

La définition principale de la sorcière dans le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales est : « *Personne à laquelle on attribue des pouvoirs surnaturels et en particulier la faculté d'opérer des maléfices avec l'aide du diable ou de forces malfaisantes.* »

Nous partons donc avec une idée plutôt péjorative et violente de la sorcière, mettant en avant son attrait hérétique et diabolique, et surtout, surnaturel.

Sauf erreur, les femmes aujourd'hui qui brandissent fièrement le drapeau noir de la sorcière ne possèdent nullement de pouvoirs surnaturels, et ne mettent pas en lumière cet aspect revendicatif occulte.

Et pourtant, cette identification se fait de plus en plus forte et à travers différents médias, aussi bien littéraire, que cinématographique (comprenant films et séries).

Revenons en arrière et interrogeons les sorcières d'un point de vue historique.

La figure de la sorcière existe depuis l'Antiquité. Dans l'œuvre d'Homère, la célèbre Circé est restée dans les mémoires comme symbole de la magicienne très puissante. Il en va de même pour Médée, prêtresse et sorcière qui a commis l'infanticide. Elle est restée une image très forte d'une femme devenue folle par amour, coulant dans les gouffres du malheur. Elle porte donc le masque du monstre. Avec l'évolution des mœurs, elles sont restées des portraits de femmes importantes. Dans l'Antiquité, la magie pour une sorcière « traditionnelle » existe et fait partie du quotidien. Hécate est une divinité associée à la Lune qui sera souvent associée à la sorcellerie comme plusieurs siècles après dans *Macbeth* de Shakespeare. On distingue à cette époque deux magies : la théurgie, qui est l'invocation d'esprit bons, et la goétie qui s'avérait plus violente et inspirait la peur. À cette époque, on associait donc déjà la peur aux magiciennes, bien que d'autres étaient acceptées dans la société et souvent sollicitées (comme les magiciennes guérisseuses.). Dans la *Loi des Douze Tables* le premier corpus de lois romaines écrites au Vème siècle avant J-C, il est fait mention d'une condamnation à une quelconque sorcière qui jetterait des malédictions ou des sorts néfastes à d'autres. L'aura de peur intervient donc dans le juridique.

Cette peur atteindra son apogée dans la période médiévale chrétienne. L'obsession pour les agents du diable devient une véritable quête, et c'est alors que commencent les célèbres chasses aux sorcières dans toute l'Europe. Étaient appelées « sorcières » les femmes marginalisées, souvent pauvres, mais également celles trop libres, trop franches, trop libérées dans leur sexualité, trop intelligentes.

Il faut remettre en perspective les choses, il s'avère qu'en Europe, les bûchers de sorcière ne réchauffaient pas tant que cela les places publiques. Au XVème siècle, la chasse au sorcière a donc débuté. Loin d'être aussi sanglante que celles projetées sur écran, il s'avère qu'on estime entre 1400 et 1799 environ soixante mille morts dues à la chasse au sorcière, mais « seulement » vingt-deux mille par le bûcher. Cependant, la chasse s'essouffle après le XVIIIème siècle et finalement, la sorcellerie finira par être dépénalisée. Le feu est resté un *topoi* récurrent (possiblement lié à l'opposition à l'eau, qui est l'élément qu'on a attribué depuis le dix-septième siècle aux femmes). Pourtant, le feu était utilisé pour purifier le corps des hérétiques, donc dans une conscience religieuse, voué à sauver l'âme du condamné. Pour les sorcières, la punition la plus grave était la pendaison, une mort qui ne peut purifier le corps et condamne à l'enfer.

Nous pouvons penser que l'image commune de la sorcière brûlée est liée au spectaculaire que cette mort offre d'un point-de-vue cinématographique.

La sorcière qui était donc une femme bafouée de la fin du Moyen-Âge jusqu'à l'aube du dix-neuvième siècle, portait le célèbre cliché de la femme qui dansait avec le diable dans les bois et était donc une ennemie d'un Dieu tout puissant. Si la chasse aux sorcières fût, c'est qu'on la considérait comme une menace. En littérature, sont arrivés au début du XIXème siècle les célèbres contes de Grimm où la sorcière avait un rôle essentiel, puisqu'elle était la méchante, dépeinte pour la première fois d'une manière iconographique comme vieille et laide.

Par la suite, il y a eu un fantasme de la sorcière comme femme fatale au dix-neuvième siècle. Hanté par une femme fatale, au sens de létale, le dix-neuvième siècle a apporté pour la première fois, un regard sympathique, sulfureux et subversif à cette femme-sorcière. Pensons au poème « L'irréparable » de Charles Baudelaire. Il était alors flatteur pour la femme de se

reconnaître dans la figure courbée des mots qui composent alors la descendante de Circé. Le danger de ces dernières était alors attirant, notamment dans ce siècle où l'on valsait dangereusement avec une mélancolie macabre.

C'est dans les années 90, en Allemagne, que les femmes commencent à réellement s'identifier à cette figure multiple. Un slogan naîtra aux suites de ce nouveau mouvement : « Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler. » (slogan d'abord anglais « *We are the granddaughters of the witches you weren't able to burn* » par l'autrice Tish Thawer). Un slogan revendicatif, poing levé, affirme et accuse, utilisant un code connu de cette fameuse chasse aux sorcières. Salem, la ville de Mississippi aux États-Unis devient un symbole important par son célèbre procès de sorcière en 1692 où quatre-vingt femmes (et quelques hommes) moururent suite à des accusations de sorcellerie. Si l'histoire est bien plus compliquée en réalité, elle a été largement plébiscitée par la pièce de théâtre d'Arthur Miller en 1953, puis reprise dans la pop-culture, proliférant une image patriarcale et injuste du procès.

Nous faisons rapidement le lien entre la sorcière et le féminisme d'aujourd'hui : se revendiquer sorcière c'est être indépendante et refuser une société patriarcale.

Un effet de solidarité se crée à travers ce mouvement. Les femmes ne sont plus des ennemies, elles sont des *sœurs*, elles lèvent le poing ensemble. Elles font partie d'un même mouvement de revendication, elles répondent à une même identité. L'humain a toujours eu besoin d'une communauté surtout par effet de reconnaissance. Ainsi, la communauté des femmes-sorcières s'avère être une communauté naissante, dans l'idée de s'émanciper des carcans qu'elles pensent être une objection à leur bien-être.

Dans cette reconnaissance de soi-même dans le portrait de la femme-sorcière, il y a également une volonté d'exalter une réalité ; le quotidien ne suffit pas, et on voudrait transcender ses propres sens. S'associer à une Histoire et une identité aussi violentes, polémiques et utilisées comme filons de nombreuses histoires est un moyen de se réécrire.

L'identité individuelle est alors interrogée voire même dépersonnalisée. Si sa propre-identité se réfère à un passé que l'on n'a pas connu, et puise sa force dans la communauté plus que dans l'individualité, il y a une perte de sa propre substance. Nous retrouvons alors la problématique essentielle de toutes les communautés trop fermées sur elles-mêmes, mais dans le cas de la femme-sorcière, il y a réellement une volonté de se réécrire, de s'associer à un passé que l'on pense aujourd'hui victorieux, être la descendante de sorcières qui n'ont pas brûlé. Cela relève d'un fantasme qui prend alors possession de l'identité. On retrouve alors le « sujet brisé » nietzschéen ; il s'agirait de se recréer. Ricoeur écrira : « Dire soi, ce n'est pas dire *je*. Le *je* se pose, ou est déposé. Le soi est impliqué à titre réfléchi dans des opérations dont l'analyse précède le retour vers soi-même. » Il y a donc un décalage entre l'être et le *je*. Si l'on reprend l'importance de l'écriture dans cette démarche de se réécrire, en 2019, cette démarche s'affirme par le biais du réseau social. Que ce soit l'image, les textes, c'est le média qui affirme le plus cette réécriture de soi et donc fait pulser ce mouvement d'identification à la communauté de la femme-sorcière. Revenons à Ricoeur, où il est question d'un sujet qui se réinvente sans cesse. Nous pouvons imaginer que l'identité, par la peur d'un vide de l'existence, (qui sommes-nous derrière les couches d'étiquettes imposées par la société, et les nombres qui composent nos nombreuses identifications juridiques?), cherche des modèles et

des semblables afin de se reconnaître dans un ailleurs que le *je*. L'ampleur qu'a pris l'identification de la femme-sorcière répond au final à un manque de modèles pour les femmes qui se veulent et se revendiquent indépendantes. La femme puissante et forte est par excellence la femme-sorcière. Face à l'absence de modèle équivalent, c'est donc vers cette figure mystique que se tournent tout naturellement les femmes. La force du sujet a montré qu'au travers des âges, ce modèle a persisté, la femme-sorcière est devenue moderne et adorée de ses descendantes.

Cela peut également, dans une mesure, faire écho à la célèbre mauvaise foi de Sartre ; quelle étiquette porter à quel moment lorsqu'on est une femme dans une société dysfonctionnelle ? La question de la liberté intervient, car la femme a toujours été imprégnée d'une société qui réduit considérablement ses libertés. Revendiquer une soudaine liberté et en exiger les conséquences, c'est également faire face au vide inévitable de sa propre existence. Alors intervient le modèle identitaire de la femme-sorcière qui a pour but de combler ce vide enivrant.

Foucault écrira dans *L'histoire de la Sexualité* : « Il me semble que l'enjeu, le défi que doit relever toute l'histoire de la pensée, c'est précisément de saisir le moment où un phénomène culturel, d'une ampleur déterminée, peut en effet constituer, dans l'histoire de la pensée, un moment décisif où se trouve engagé jusqu'à notre mode d'être de sujet moderne. »

Cela est le point d'ancrage de ce mouvement : il y a eu un moment de bascule où la femme s'est retrouvée démunie et a cherché dans les pages jaunies de l'Histoire un modèle puissant à imiter, jusqu'à créer un véritable phénomène social.

Ce phénomène social féminin se voit parfaitement dans le milieu cinématographique.

En 1942, René Clair propose le film *Ma Femme est une sorcière* suivi peu de temps après en 1958 par Richard Quine qui réalise quant à lui *L'Adorable voisine*. Ces deux films, réalisés par des hommes dans une société occidentale patriarcale tente d'étouffer le symbole de la sorcière libérée. Dans les deux scénarii, la sorcière est une fée du logis bonne à faire le ménage, la cuisine, et surtout, faire taire ses pouvoirs surnaturels qui ne cessent d'embêter son mari. Ces deux films témoignent des siècles après, d'une peur de la femme forte et indépendante et d'une volonté de la canaliser et de la réduire à un objet au service du masculin.

Ce modèle évoluera mais restera quelque peu similaire dans les séries bien connues *Ma sorcière bien-aimée* en 1964 et *Charmed* en 1998. Si nous perdons la subordination à un homme, nous gardons l'image d'une sorcière bien rangée dans une société qui ne veut pas la voir telle qu'elle est.

L'image ne cessera pas d'évoluer, et elle deviendra même parfois la démonstration d'une égalité entre l'homme et la femme. Dans *Harry Potter* par exemple, les sorciers et les sorcières sont au même niveau, il y a une égalité. Si nous perdons l'image importante d'une femme revendicatrice et puissante qui est indépendante et se démarque de ses congénères par son inhabituelle puissance, nous regagnons l'image de sorcières fortes comme la mère Weasley, ou encore la terrifiante Bellatrix Lestrange.

Aujourd'hui, dans des séries telles que *American Horror Story* ou la version *Netflix* des *Nouvelles Aventures de Sabrina*, la sorcière est une femme matriarcale qui ne vit plus sous le joug des hommes et porte en elle le poids d'un passé inquisiteur qu'elle se doit de détruire.

Le cinéma le montre bien, la construction de l'image de la femme-sorcière ne s'est pas faite du jour au lendemain. Elle est mouvante et ne cesse d'évoluer, à travers les siècles et les différentes cultures.

Ainsi, la question de la femme-sorcière répond tout d'abord à l'attente désespérée des femmes dans une société dysfonctionnelle où elles ont du mal à trouver leur place. À travers un modèle largement repris et fantasmé, elles trouvent en la femme-sorcière une identité politique et sociale qu'elles revendiquent dans le but de se faire entendre, mais également de vivre par procuration une vie occulte qu'elles ne peuvent sinon que rêver. C'est également une identité plus intime car elles revendiquent bien souvent une liberté sexuelle et une identité de genre car elles se reconnaissent femmes à travers cette image. La question de l'identité est complexe, et il s'agit avant même de savoir qui l'on est, qui l'on veut être. Nietzsche l'exprimait très bien, « Deviens ce que tu es. » Les femmes d'aujourd'hui ont choisi une identité culturelle qui est tout sauf neutre pour s'affirmer et se réinventer dans un mouvement uniforme voué à finalement, se libérer d'une identité patriarcale qu'elles réfutent et dont elles ne veulent plus.

La femme-sorcière, au-delà du mythe, est une femme qui a réussi à briser ses chaînes et retirer ses menottes pour tenter de vivre à travers une identité qui, pour la première fois, unit au lieu de séparer.